

LES CHINOIS EN AFRIQUE CENTRALE FRANCOPHONE : COMPRENDRE LES TRAJECTOIRES D'UNE PRÉSENCE ANCIENNE ET MULTIFORME

LONGMENE FOPA Arnaud

Université de Dschang, Cameroun

arnaud.longmenefopa@yahoo.fr

Received: Jul. 13, 2022

Revised: Aug. 9, Aug. 29 & Sept. 13, 2022

Accepted: Oct. 18, 2022

Published: Oct. 31, 2022

Citation (7^{ème} éd.)

Longmene Fopa, A. (2022). Les Chinois en Afrique Centrale Francophone: Comprendre les trajectoires d'une présence ancienne et multiforme. *Revue Études Sino-Africaines*, 1(1), 67–84.
<https://doi.org/10.56377/jsas.v1n1.6784>

Résumé

Depuis le début de l'année 2000, les populations de l'Afrique centrale francophone découvrent une communauté chinoise de plus en plus grandissante, très dynamique et exerçant pratiquement dans tous les domaines. Si la présence de cette communauté chinoise est diversement appréciée par les populations et leurs gouvernements, l'on s'interroge non seulement sur les trajectoires de leurs migrations en Afrique centrale, mais aussi, sur les mobiles historiques qui ont conduits ces communautés au sein des pays d'Afrique centrale francophone. Ce travail scrute l'historicité de la présence chinoise en Afrique centrale et la question principale est celle de savoir, comment et depuis quand les Chinois sont-ils arrivés en Afrique centrale francophone ? Pour traiter cette question, nous mobilisons une approche méthodologique qui met un accent sur la collecte des données écrites. Cette étude s'inscrit dans une perspective historique et le cadre théorique est la sociohistoire qui examine, à la lumière du passé historique, les dynamiques migratoires chinoises en Afrique centrale. Il se dégage que la présence chinoise dans cet espace prend sa source en Afrique orientale et australe et repose sur des considérations historiques solides essentiellement motivées par les besoins de main-d'œuvre coloniale. Dans cet espace, l'actuelle République du Congo a constitué un point d'appui important pour la dissémination des Chinois dans les autres pays.

Mots clés : migration chinoise, Chinois en Afrique centrale francophone, présence ancienne et multiforme.

CHINESE IN FRENCH-SPEAKING CENTRAL AFRICA: UNDERSTANDING THE TRAJECTORIES OF AN ANCIENT AND MULTI-FACETED PRESENCE

Abstract

Since the beginning of the year 2000, the populations of French-speaking central Africa have discovered an increasingly growing Chinese community, very dynamic and practicing practically in all fields. If the presence of these Chinese communities is variously appreciated by the populations and their government,

one wonders not only about the trajectories of their migration in Central Africa, but also, the historical motives which led them inside the French-speaking Central African countries. This work examines the historicity of the Chinese presence in Africa and the main question is to know how, and since when did the Chinese arrive in French-speaking Central Africa? To address this question, we mobilize a methodological approach which emphasizes the collection of written data. This study is part of a historical perspective and the theoretical framework is socio-history which examines, in the light of the historic past, the dynamics of Chinese migration in Central Africa. It emerges that the Chinese presence in this space is saving in East Africa and Southern and is above all based on solid historical considerations essentially motivated by the needs for colonial labor. In this area, the current Republic of Congo has been an important point of support for the dissemination of the Chinese in other countries.

Keywords: Chinese migration, Chinese in French-speaking central Africa, ancient and multi-faceted presence.

Introduction

Les migrations chinoises dans le monde contemporain poursuivent un processus amorcé depuis plusieurs siècles. Considérée comme un phénomène récent du XX^{ème} siècle, la migration chinoise en Afrique relève d'un passé lointain (Bart, 2011, p.198). Si Pokam, (2015, p.27) présente cette migration sur le continent comme une dynamique vieille d'au moins 500 ans, accélérée à la fin du XX^{ème} siècles, Ma Mung (1998, p.95) distingue trois types de migration chinoise à la fin des années 1990. Il s'agit pour ce dernier de la migration temporaire de travail, la migration prolétarienne de transit, et la migration entrepreneuriale auxquelles l'on ajoute, avec l'ouverture des frontières chinoises dans les années 1980, une nouvelle catégorie de migration essentiellement composée des étudiants, des commerçants et des médecins sur laquelle les autorités chinoises appuient leurs influences politiques (Pokam, 2015, p.29).

Toutefois, entre le VIII^{ème} siècle, période initiatique de cette migration vers l'Afrique et son amplification au début du XIX^{ème} siècle, la littérature existante sur la question fait rarement mention ni de l'origine des premiers contacts chinois en Afrique centrale, ni des couloirs empruntés par ces derniers pour se retrouver dans cet espace du continent. C'est pourquoi il est judicieux de questionner la provenance ainsi que les voies empruntées par les Chinois présents en Afrique centrale francophone. Depuis quand les Chinois sont-ils arrivés en Afrique centrale ? Comment sont-ils arrivés ? Et d'où viennent-ils ? L'objectif de ce papier est d'explorer la fécondité d'une approche historique sur l'arrivée des Chinois en Afrique centrale francophone. Il s'agit de situer les débuts de cette migration dans le temps, d'identifier les points de départ et les couloirs qui ont conduit ces derniers jusqu'en Afrique centrale francophone afin de mettre en exergue un certain nombre de déterminants historiques lourds qui ramènent souvent les migrations chinoises en Afrique vers le début du XX^{ème} siècle.

Le présent article est organisé en deux étapes et il est question de rappeler l'ancienneté de la présence chinoise en Afrique centrale et d'examiner les couloirs migratoires empruntés par ces derniers, pour saisir la justification politico-historique de leur présence en Afrique centrale francophone. Cet exercice passe par le questionnement de la littérature existante sur cette thématique pour mieux cerner l'état de la question sur les dynamiques historiques chinoises en Afrique et, particulièrement en Afrique centrale francophone.

I. Revue de la littérature

De nombreux chercheurs africains, occidentaux et chinois ont conduit des études basées sur les migrations chinoises en Afrique, les contacts historiques en Afrique centrale ainsi que sur l'histoire des relations entre la Chine et le continent.

Dans un article, suffisamment renseigné sur les relations sino-africaines, François Lafarge montre comment l'Afrique australe a constitué une étape importante de la migration chinoise sur le continent africain. L'auteur évoque l'Afrique du Sud comme étant l'un des pays qui entretient les liens les plus anciens avec le monde chinois, des relations tissées depuis la fin du XVII^{ème} siècle. Venus travailler dans les colonies du Cap, les Chinois se retrouvèrent massivement à la fin du XIX^{ème} siècle avec la découverte des gisements aurifères et diamantifères qui nécessita une importante main-d'œuvre. Cet auteur explique ces liens anciens entre l'Afrique du Sud et la Chine ainsi que les interactions entre les communautés chinoises d'Afrique du Sud, la République Populaire de Chine et Taiwan sans toutefois nous édifier sur les modalités de leur présence en Afrique centrale (Lafarge, 2012).

Sur la question de la présence chinoise en Afrique centrale, Hilaire De Prince Pokam a mené une étude sur la migration chinoise au Cameroun et son rôle dans le développement dans laquelle il met un accent sur l'entrepreneuriat économique de sa diaspora. Les orientations de cet auteur nous permettent de comprendre non seulement le processus des migrations chinoises au Cameroun, les activités des migrants, mais aussi leur incidence sur l'économie du pays. L'auteur propose une lecture qui vise à rompre avec les considérations qui appréhendent le migrant sous l'unique angle de son environnement d'accueil. Il propose à cet effet d'insister sur les liens que ce dernier conserve avec son pays d'origine. Cette importante réflexion permet de déconstruire une catégorisation régulièrement globalisante du migrant chinois en Afrique centrale. Il a le mérite de poser les jalons de la question de la présence chinoise en Afrique centrale mais les interrogations demeurent sur l'origine de cette présence ainsi que les trajectoires utilisées (Pokam, 2016).

Emmanuel Ma Mung procède à la classification de la migration chinoise en Afrique subsaharienne et distingue trois types de migration d'origine chinoise donc celle temporaire de travail, prolétarienne de transit ainsi que celle entrepreneuriale. Ses recherches portent sur l'Europe de l'ouest et les États-Unis qu'il identifie comme étant des trajectoires de la migration chinoise en terre africaine. Si cet auteur met un accent sur les catégories de migration, les origines et les itinéraires empruntés, il ramène ces migrants des zones pauvres de la Chine qui auraient transité par le nord de l'Europe avant de se retrouver en Afrique subsaharienne ; là où les ressources abondent aux côtés de la misère des peuples. Mais contrairement à d'autres auteurs qui posent l'Afrique australe et orientale comme le pivot de cette migration, cet auteur ramène directement les Chinois d'Afrique à l'Europe du nord et à la Chine (Ma Mung, 2006).

L'ouvrage écrit par Claude Chancel et Libin Liu Le Grix intitulé Le grand livre de la Chine nous renseigne sur les moments importants de l'histoire de la Chine depuis les origines jusqu'au XXI^{ème} siècle. Les auteurs de cet ouvrage passent en revue les grands moments de l'histoire de la Chine de la période des dynasties à l'ère de son expansion hors de son territoire en passant par les expéditions du XV^{ème} siècle, les différentes révolutions y compris celles dites communistes. Si cet ouvrage n'aborde pas l'aspect des migrations chinoises, il évoque tout au moins la période relative à la mise sur pied des différentes réformes économiques et culturelles menées depuis Mao jusqu'à Xi Jinping ; lesquelles réformes ont favorisé

l'insertion rapide de la RPC dans le circuit de l'économie des grandes puissances. Cet ouvrage a le mérite de récapituler les grandes étapes de la construction de la société chinoise et fait mention des données générales sur la Chine, du système éducatif, des « Coolies noires » en Afrique centrale (Claude & Libin, 2013).

Julien Bokilo Lossayi a écrit un ouvrage dans lequel il fait un état des lieux de la coopération économique et financière de la Chine avec l'Afrique en général et le Congo en particulier. En évoquant la genèse de la pénétration chinoise sur le continent, l'auteur mentionne l'étape idéologique comme étant un fondement de la stratégie d'enracinement chinois en Afrique centrale. Il considère les rapports tissés entre les Chinois et les Africains avant et pendant la période coloniale comme une explication à leur retour sur le continent. Pour l'auteur de cet ouvrage, le retour chinois sur le continent a favorisé un nouveau partenariat que les dirigeants chinois présentent comme « gagnant-gagnant ». Si aucun pan de la migration n'est évoqué par l'auteur, celui-ci conclut qu'après cinquante années d'échec de la coopération nord-sud, la coopération sud-sud pourrait être un levier pour le développement économique des pays en voies de développement à l'ère de la mondialisation (Bokilo, 2012).

Alden Chris a travaillé sur la perception, l'image chinoise en Afrique dans lequel il explique comment la Chine fait l'objet de beaucoup de menaces sur la scène internationale. Il revient sur un certain nombre de griefs longtemps reprochés aux chinois tels que des objectifs « impérialistes », des attitudes conquérantes et des pratiques peu respectueuses des particularités et fragilités locales. Il souligne que la construction d'infrastructures est un atout incontestable pour le développement de l'Afrique. Pour ce dernier, les Chinois réalisent en effet des hôpitaux, des écoles, des réseaux de télécommunication dans un temps record, ce qui permet de multiplier les projets rapidement exploitables. Cet auteur nous permet d'avoir une meilleure vue sur les perceptions de la présence chinoise en Afrique centrale. Il aborde moins la question des migrations que l'inondation du marché africain par des produits « *Made in China* » et donc les conséquences peuvent être selon lui, désastreuses sur le commerce et les populations locales (Alden, 2008).

Michel Serge, Michel Beuret et Woods Paolo sont tous des journalistes et photographes de nationalité française et suisse. Ces derniers ont mis sur pied un ouvrage rédigé après une enquête menée sur le terrain dans une quinzaine de pays africains. C'est à cet effet qu'ils dressent un état de ce qu'ils considèrent comme la « conquête » du continent africain par les Chinois. Ils analysent les motivations de la Chine, ses méthodes et leurs conséquences sur l'Afrique et les Africains. Ces auteurs nous élucident sur les potentialités économiques de l'Afrique noire ainsi que les opportunités à saisir dans une coopération sino-africaine sagement négociée. Dans une démarche essentiellement centrée sur les opportunités d'un continent de tous les espoirs et au centre de nombreuses convoitises entre la RPC et la France, ces auteurs nous confortent sur la stratégie occidentale ou mieux, la stratégie française face à l'offensive chinoise en Afrique centrale et nous permettent de comprendre l'enjeu économique du continent entre la convoitise chinoise et sa coopération historique avec l'occident (Serge & Beuret, 2008).

L'ouvrage de Penny Davies fait état du bilan des cinquante années de la présence chinoise en Afrique. Il nous donne les raisons de cette présence, les défis relevés par la Chine ainsi que les leçons qu'on doit tirer de cette présence. Cet auteur évoque le volume de l'aide chinoise, l'évolution de son assistance en Afrique centrale ainsi que celle de ses différents échanges. En outre, il essaye de voir si cette présence chinoise en terre africaine serait synonyme de fin de pauvreté à travers ce partenariat « gagnant-gagnant ». L'auteur

insiste sur la question de l'aide dont il remonte l'histoire vers les années 1950. Si aucune donnée n'est présentée au sujet de la migration chinoise en Afrique, cet auteur conclut que le modèle de développement de la Chine, qui a propulsé ce pays à la seconde place économique mondiale en moins de 30 ans, séduit et inspire nombre d'Africains. Une réussite qui est devenue selon l'auteur, une source d'inspiration en matière de développement économique et de gouvernance (Penny, 2007).

Brigitte Bertoncello et Sylvie Bredeloup analysent les mécanismes qui ont préparé l'arrivée des Chinois en Afrique noire à travers plusieurs axes. Pour les auteurs, les migrations chinoises en Afrique subsaharienne ont trois trajectoires : les migrants qui viennent directement du Sud de la Chine, ceux qui viennent des pays européens dans lesquels ils y sont établis depuis un moment, et les migrants qui transitent par un pays africain. Ces auteurs n'évaluent que de manière sommaire les modalités et les bases de cette coopération, ils font allusion à la communauté d'histoire ainsi que la solidarité sud-sud qui caractérise ces deux peuples. En évoquant le modèle économique chinois empreint de pragmatisme, ces derniers estiment que le dynamisme du peuple chinois très présent dans les capitales africaines peut influencer positivement le développement de ces pays en essayant de les remettre dans le circuit des échanges internationaux (Sylvie & Bertoncello, 2006).

En explorant tous ces travaux sous ces différentes thématiques, l'on a eu une idée sur la littérature existante sur la question de la migration chinoise en Afrique centrale ainsi que celle des dynamiques chinoises en général sur le continent. Seulement, en examinant à fond les problématiques de ces différents travaux, nous constatons que les aspects liés à l'identification des points de départ de cette migration chinoise en Afrique ainsi que les couloirs empruntés ne sont pas suffisamment traités à fond et restent une préoccupation permanente des chercheurs. Il devient donc nécessaire de réexaminer la question des migrations chinoises en Afrique centrale comme gage à la compréhension des dynamiques actuelles. C'est pour cela que nous nous proposons dans cette étude d'analyser efficacement, mais alors profondément les aspects qui touchent la question des migrations chinoises en Afrique centrale francophone. Cette contribution est le prolongement des travaux antérieurs sur la question. Elle est susceptible de contribuer à l'élaboration d'un nouveau postulat sur la thématique liée aux migrations chinoises en Afrique centrale. La réalisation de ce travail prend en compte une exigence méthodologique qui aide à la compréhension et à l'explication du sujet concerné.

2. Méthodologie

La méthodologie de ce travail repose principalement sur l'exploitation des documents historiques. Elle s'appuie sur la recherche documentaire qui met un accent sur l'exploitation des travaux scientifiques, notamment les ouvrages, les articles scientifiques et des articles de journaux. Les informations collectées et analysées dans le cadre de cette recherche proviennent d'une analyse de la littérature existante sur la coopération sino-africaine, et plus précisément sur les dynamiques chinoises en Afrique. À cet effet, des documents en rapport avec les dynamiques historiques, économiques et culturelles qui font mention sur les origines et les voies de la migration chinoise en Afrique y sont analysés. Le cadre théorique et méthodologique de cette étude est la sociohistoire qui, dans un dialogue interdisciplinaire, aide à saisir la question de la présence chinoise en Afrique depuis les origines. Dans cette étude, elle essaie de ressusciter un discours basé sur l'ancienneté des liens sino-africains. Elle met en exergue l'appui multiforme de la

Chine aux pays de l'Afrique centrale dans le cadre de la lutte contre l'impérialisme et s'intéresse particulièrement à la genèse des phénomènes migratoires chinois sur le continent pour mieux comprendre les dynamiques actuelles. L'encrage disciplinaire est l'histoire, qui permet une analyse historique diachronique du phénomène qui a contraint les Chinois à quitter massivement leurs terres natales pour l'Afrique centrale au début du XIX^{ème} siècle.

3. Résultats

3.I. L'ancienneté de la migration chinoise en Afrique centrale

Les origines de la migration chinoise en Afrique centrale sont diversement évoquées par de nombreux auteurs (Kwang, 1942, p.8) ; (Chang Hsing, 1939, p.723); (Kermen, 2007, p.171); (Lafarge, 2008, p.12). Selon certains d'entre-eux, ces origines remontent entre le VII^{ème} et le X^{ème} siècle, après J.C. D'autres, par contre, les ramènent entre le VIII^{ème} et le XV^{ème} siècle, ou encore au début du XIX^{ème} siècle. Cette migration chinoise a pour fondement, les premiers contacts sino-africains qui commencent sur la côte de l'Afrique orientale et australe pour rejoindre l'Afrique centrale francophone à partir du territoire congolais.

3.I.I. À l'origine, les premiers contacts sino-africains sur les côtes de l'Afrique orientale et australe

Certains auteurs remontent les premiers contacts sino-africains vers la période des Tang notamment à travers les rapport des chroniqueurs qui ont mentionné l'existence d'un empire noir dans le sud de la Chine sous la dynastie des Tang entre 618-907 après Jésus-Christ (Kwang, 1942, p.8); (Chang Hsing, 1939, p.730). Ces auteurs considèrent cette période comme celle relative à l'établissement des premiers contacts entre la Chine et le continent. D'autres en revanche situent le début du VIII^{ème} siècle comme étant celui du renforcement des contacts entre la Chine et l'Afrique (Kermen, 2000, p.173); (Lafarge, 2008, p.19). D'autres encore évoquent le début du XVII^{ème} siècle comme une période phare de ces migrations vers le continent noir (Geoffroy, 2018, p.6); (Cabestan, 2013, p.159). Mais le point le plus consensuel situe le début du XIX^{ème} siècle comme un moment privilégié pour l'accélération de la migration chinoise sur le continent (Pokam, 2016, p. 27).

Les contacts entre la Chine et l'Afrique en général, et la Chine et l'Afrique centrale en particulier ne sont pas aussi récentes que peuvent laisser croire les chroniques occidentales du XX^{ème} siècle. L'évocation de cette période récente n'est que l'aboutissement d'un long processus qui débuta au deuxième siècle avant Jésus-Christ (Gu & Shieré, 2011, p.13). La présence chinoise sur le continent est bien plus ancienne que l'on ne pense et c'est sur les bases commerciales que repose l'ancienneté de ces contacts. Antoine Kermen (2007, p.177) est bien fondé lorsqu'il affirme que : « Les réseaux commerciaux chinois en Afrique, malgré leur indéniable nouveauté, s'inscrivent dans une certaine historicité que la propagande nationale ne manque pas de rappeler » (Kermen, 2007, p.178).

Dans un ouvrage richement illustré et distribué aux journalistes présents au troisième forum sur la coopération sino-africaine (FCSA), tenu en novembre 2006 à Beijing, l'écrivain chinois Yuan Wu (2006, p.23) ne manquait pas d'évoquer l'ancienneté des liens amicaux entre l'Afrique et la Chine. Il est établi que les premiers contacts directs par voie terrestre remontent à la dynastie des Tang entre 618-907, et le développement de la navigation chinoise sous la dynastie des Song entre 960-1279, a favorisé le développement du commerce entre les côtes de l'Afrique de l'Est et la Chine comme le souligne cet auteur :

Des oeuvres d'art Tang représentent alors l'homme noir comme courageux, habile, intelligent et redresseur de torts. Les Tang vendaient leurs porcelaines en Afrique du nord et sur la côte-Est du continent. Des pièces de monnaies chinoises ont même été retrouvées au Kenya et à Zanzibar. Durant cette période, les produits chinois rentraient sur le continent Africain, plus particulièrement en Ethiopie, en Tanzanie et même au Zimbabwe actuel (Diaby, 2014 p.70).

L'Afrique du Sud est l'un des pays qui entretient les liens les plus anciens avec le monde chinois ; tissés depuis la fin du XVII^{ème} siècle, date de l'arrivée des premiers migrants chinois, venus travailler dans la colonie du Cap (Lafargue, 2012, p.24). Ces flux migratoires connurent une progression au XIX^{ème} siècle grâce à la découverte des gisements d'or et de diamants, d'où l'urgence de l'employabilité d'une main-d'œuvre importante (Gu & Shieré, 2010, p.13). Dès cette période, l'Afrique du Sud devint une terre de migration chinoise dont on y rencontre des originaires de plusieurs localités de la Chine. Ces derniers furent pour la plupart, des jeunes à la recherche du travail et de l'or comme l'atteste ces propos : « Après la découverte des premiers gisements d'or et de diamant (en 1866 à Kimberley), près de 65000 Chinois, principalement originaires du Guangdong et plus particulièrement de Canton et de Meixian, émigrèrent à titre de travailleurs temporaire vers l'Afrique du Sud » (Geoffroy, 2018, p.6). Mais le besoin de la main-d'œuvre chinoise fut davantage croissant et compte tenu du fait que la compagnie des Indes Orientales ne parvint pas toujours à convaincre des Chinois d'une immigration volontaire en Afrique du Sud, cette dernière fut obligé de déporter les prisonniers de droit commun comme le souligne Lafargue:

Il faut rappeler que les premiers chinois originaires de Java débarquent au Cap en 1660 ; cette première période de l'émigration chinoise ne concerna que quelques centaines de personnes. Les chinois nés sur le territoire actuel (Afrique du Sud) que l'on appelle les *South African Born Chinese*, tournent autour de 2500 à la fin du XIX^{ème} siècle (Lafargue, 2012, p.21).

Ces migrants qui n'avaient rien à envier aux esclaves noirs furent employés dans des conditions désastreuses à la construction du chemin de fer (Wagner, 2015, p.80) et à l'exploitation des mines du Transvaal jusqu'à ce qu'une loi relative à leur exclusion, adoptée par le gouvernement sud-africain ne vienne mettre un terme à cette immigration. Il s'agit de la *Chinese Exclusion Act*, une loi adoptée en 1904 qui met fin à l'importation des migrants chinois. D'autres lois sont adoptées pour davantage apporter une restriction sur l'immigration chinoise en Afrique du Sud comme la *Transvaal Labour Importation Ordinance* qui entre en vigueur entre 1904 et 1906.

Avec l'abolition de l'esclavage et la traite négrière, les plantations, les chantiers de mines, de construction des routes, ponts et chemins de fer devaient subir des sérieux coups notamment dans les plus vieilles colonies européennes en Afrique australe à l'exemple du Cap en Afrique du Sud. C'est pour cela qu'à la faveur de la colonisation britannique en Chine dès 1843, et l'achat de la compagnie des Indes Orientales chez les Hollandais par les britanniques, ces derniers firent venir la main-d'œuvre chinoise, non pas dans les conditions des esclaves noirs, mais dans des travaux rémunérés à moindre coût. Sinon comment comprendre autrement cette interrogation de Théodore Geoffroy Aliha au sujet de ce qu'il appelle des « coolies asiatiques ».

Qui sait, ainsi, que le canal de Suez fut creusé au 19^{ème} siècle par des « Coolies » asiatiques ? Notamment chinois, venus de l'Est en raison de l'abolition de l'esclavage. L'abolition avait tari une « traite » auparavant bien profitable à la relation Nord/Sud, tous profits confondus, blancs ou noirs, dans la zone grise de l'accumulation du capital ! Et les fameux « Coolies » chinois en question n'avaient rien alors à envier aux esclaves noirs (Geoffroy, 2018, p.6).

L'on constate dès lors que l'arrivée des Chinois sur le continent africain est consécutive à l'abolition de l'esclavage et la traite négrière. Ces derniers connurent un statut bien meilleur que celui des esclaves noirs. C'est l'urbanisation rapide et l'arrivée des Noirs dans les régions minières de l'Afrique du Sud qui contraignit la quasi-totalité des Chinois à quitter ce pays pour les autres espaces du continent (Geoffroy, 2018, p.7). Ces derniers ne retournèrent plus en Chine dont les conditions économiques et les régimes politiques poussaient les populations en exil. Ils se disséminèrent dans les pays voisins, notamment au sein des pays de l'Afrique orientale ainsi que dans les îles côtières. La migration chinoise en Afrique a ainsi connu son accélération grâce au progrès de la navigation observé par les autorités de la dynastie des Ming.

3.1.2. Une migration soutenue par les progrès de la navigation chinoise

L'autre pan de l'histoire de la migration chinoise en Afrique est, en partie lié au progrès de la navigation maritime et la maîtrise de certains outils modernes par le gouvernement impérial chinois (Diaby, 2014 p.70). En effet, les grandes inventions chinoises notamment la boussole, l'imprimerie et l'arme à feu ont permis à la Chine impériale d'avoir une longueur d'avance sur les Européens dans divers domaines notamment celui de l'exploration maritime et ceci, à travers le contrôle de l'Océan Indien (Lafargue, 2012, p.26). C'est donc naturellement, d'un côté, la côte sud de la Chine (Guangzhou), et de l'autre, la façade Est du continent, qui furent concernées par ce phénomène. En ce qui concerne les éléments sur les traces chinoises au large de l'Océan Indien, François Bart fait une précision importante : « D'autre part, la découverte en 2002 d'une carte chinoise, datée de 1389, appelée *Da Ming Hun Yi Tu* (Carte du grand empire Ming), montre que les navigateurs chinois ont précédé d'environ un siècle Vasco de Gama et Bartholomé Dias » (Bart, 2011, p.200).

Deux grands explorateurs chinois sont connus comme étant les plus célèbres car ayant marqué cette période de contact entre les deux continents. Il s'agit de deux marins nommés respectivement Du Huang et Zheng He. C'est en effet dès le VIII^{ème} siècle que le navigateur Du Huang entra en contact avec les Arabes dans la corne de l'Afrique de l'Est. Cinq siècles plus tard, c'est-à-dire en 1320, le cartographe Chinois Zhu Shibei dessina avec précision une série de cartes représentant le continent africain (Lafargue, 2012, p.27). Ce qui atteste probablement que ce dernier avait déjà une bonne maîtrise du continent à ce moment précis.

C'est pour davantage illustrer cette avance chinoise en Afrique que Benjamin Pelletier, dans un article paru sur le *Soft Power* chinois en Afrique, nous rappelle le périple chinois en ces termes : « Rappelons qu'un voyageur chinois nommé Du Huang a accosté au VIII^e siècle sur les côtes de l'Afrique de l'Est et du Nord » (Pelletier, 2010). Le navigateur Du Huang fut ainsi le premier des navigateurs chinois à fouler le sol africain avant le début de la traite négrière. Cependant, Zheng He reste sans doute le navigateur chinois le plus célèbre en occident pour avoir visité les parties de la côte orientale sept fois de suite » (Bart, 2011, p.199); (Geoffroy, 2018,p.8) ; (Lafargue, 2012, p.29).

Né en 1371 dans la province du Yunnan, Zheng He apparaît comme la cheville ouvrière des expéditions chinoises qui laisse suffisamment un renseignement étoffé sur l'ancienneté de la présence chinoise en Afrique entière. Celui-ci fut l'homme de main de l'empereur Yongle¹ ; une personne en qui ce dernier accorda pleinement sa confiance. Lorsque le Yunnan, sous la domination Mongole fut conquis par les Ming en 1382, le jeune adolescent fut arrêté, puis castré et envoyé dans l'armée pour être ensuite placé au service de l'empereur Yongle. Par son courage et son intelligence au combat, il se distingue des autres soldats castrés dont l'empereur voulut faire une force politique. Et grâce à ces deux qualités, l'empereur lui donna son nouveau nom de chef : Zheng He (Diaby, 2014, p.70). En 1405, à trente-quatre ans seulement, l'empereur lui confia sa première expédition.

Considéré comme le premier grand explorateur maritime moderne, Zheng He conduisit entre 1405 et 1433, sept grandes expéditions sur la côte africaine (Lafargue, 2012, p.18). Les différentes expéditions de l'Amiral Zheng He le conduisirent tour à tour à découvrir le détroit d'Ormuz, la Mer Rouge et à longer les côtes orientales de l'Afrique australe. Mais cette grande expédition, comparativement à celles européennes du XV^{ème} siècle, ne portèrent pas les fruits escomptés. Selon (Lafargue, 2012, p.14), cet échec s'explique par deux raisons : d'abord parce que dès 1712, sous la dynastie Mandchoue des Qing, l'empereur Kangxi interdit par décret, l'émigration des Chinois dans les pays voisins. Ensuite, l'on relève la coïncidence chinoise avec le début des conquêtes exploratoires européennes en Afrique. L'exploration chinoise avec l'Amiral Zheng He permit aux Chinois de découvrir toute la côte de l'Afrique orientale et australe. C'est-à-dire de l'Afrique du Sud jusqu'à la Somalie en passant par le Zimbabwe, la Réunion, la Tanzanie et le Kenya, entre le IX^{ème} et le XV^{ème} siècle. Cette position est confortée par François Bart lorsqu'il évoque les vestiges archéologiques trouvés dans ces pays. Ce dernier note en effet que : « Ces vestiges datent de la période de Zheng He, Amiral de la flotte impériale qui aurait traversé l'Océan Indien en 1418 à la tête d'une flotte impressionnante de 200 bateaux, longeant l'Afrique orientale et commerçant avec les Hommes » (Bart, 2011, p.195). Selon Bénézeraf (2014, p.10), cité par Michel & Beuret (2008, p.300), « À la tête de 200 navires et 2700 hommes, l'Amiral Zheng He mena sept expéditions pacifiques qui le conduisirent vers les Indes, l'Arabie, et jusqu'aux côtes de l'Afrique orientale.

La maîtrise de la navigation chinoise a donc été au cœur du contact et par la suite des échanges entre les peuples chinois et africains. Elle a également permis à la Chine impériale de peser sur les relations internationales avant les assises de 1618, période considérée en occident comme la fondation des Relations Internationales. L'empereur chinois réussit à cet effet à réunir les plus grands dignitaires de l'humanité, majoritairement asiatiques et africains à un moment où l'Europe faisait face à des guerres de religions et autres conflits politiques (Bart, 2011, p.193). C'est pour relever l'importance historique et la dimension internationale de cette rencontre que Siré Diaby Foré fait cette précision :

Le 2 février 1421, pour célébrer le nouvel an chinois, l'empereur aurait reçu lors du sommet à Pékin vingt-huit chefs et dignitaires venus de plusieurs endroits d'Asie, d'Afrique, d'Arabie et de l'Océan Indien. Cette rencontre

¹Yongle est le troisième empereur de la dynastie Ming et l'un des plus célèbres empereurs chinois. Fils d'un des meneurs de la révolte des Turbans rouges, il renverse son oncle Jianwen et règne de 1402 jusqu'en 1424. Il mène une politique centralisatrice et expansionniste et transfère la capitale de Nankin à Pékin afin de surveiller plus facilement l'activité des Mongols. Il est par ailleurs l'initiateur de la construction de la Cité interdite de Pékin.

représentait la conférence la plus internationale jamais organisée et aurait témoigné le rayonnement de la Chine des Ming, un empire alors ouvert sur le monde. L'amiral Zheng He avait également pour mission de ramener en Chine certains hôtes de l'empereur (Diaby, 2014 p.70).

De cette précision découle le caractère ancien des relations sino-africaines. Ces dynamiques qui expliquent le retour chinois sur le continent ont constitué les fondements des discours chinois tenus par leurs compatriotes ainsi que des vagues de migration qui ont cours sur le continent Africain depuis le XIX^{ème} siècle. Pour cerner les enjeux de cette expédition de grande ampleur, il faut préciser que cette rencontre devenait un exercice régulier au regard du caractère pacifique et hospitalier des cérémonies. L'image suivante laisse quelques précisions sur le caractère pacifique des rencontres sino-africaines.



Photo 3.I. Rencontre entre l'amiral Zheng He et un dignitaire sur la côte africaine au début du XV^e siècle.

Source : Bart, F., « Chine et Afrique, une longue histoire, une nouvelle donne géographique », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 2011, p.194.

Cette image résume le caractère pacifique des différentes rencontres entre les peuples chinois et africains. Une curieuse nouveauté, quand on sait que les contacts exploratoires entre l'Europe et l'Afrique furent essentiellement belliqueuses dans la même période. Après un septième voyage qui conduisit l'amiral Zheng He en Arabie, la flotte de celui-ci fut complètement détruite et tous ses plans de bateaux brûlés. L'empereur décida de stopper toute expédition sur le continent africain. Les nouveaux dignitaires de la Chine impériale arrêtaient brusquement toutes expéditions extérieures. Ce projet est davantage abandonné lorsque l'empereur Yongle décède en 1424. Son successeur Xuande envoie une dernière expédition sur les côtes africaines, mais en 1435, il meurt prématurément. Son fils, Zhengtong, très jeune et n'ayant que huit ans à son accession au trône ne peut gouverner (Diaby, 2014, p.71). Les affaires de l'État sont dès lors dirigées par les bureaucrates confucéens qui apporteront une orientation nouvelle quant à la marche de l'empire.

Pendant trente ans, la Chine a ouvert ses portes comme jamais auparavant, elle les refermera pour cinq siècles ; ce qui provoqua l'oubli de tous ses multiples voyages. Cette longue exploration a conduit une première vague des migrants chinois à s'installer d'abord sur les territoires de la côte-Est de l'Afrique, ensuite à entrer en contact plus tard, avec les pays de l'Afrique subsaharienne majoritairement anglo-saxons sous l'influence de l'Apartheid. La deuxième vague de cette migration chinoise fut directe notamment à travers les migrants venus directement de la Chine pour suppléer la main-d'œuvre coloniale

locale par l'administration coloniale française au Congo. Si les destinations de ces vagues de migrations chinoises sont connues sur le continent, les couloirs migratoires restent à identifier.

3.2. Les couloirs migratoires des Chinois vers l'Afrique centrale

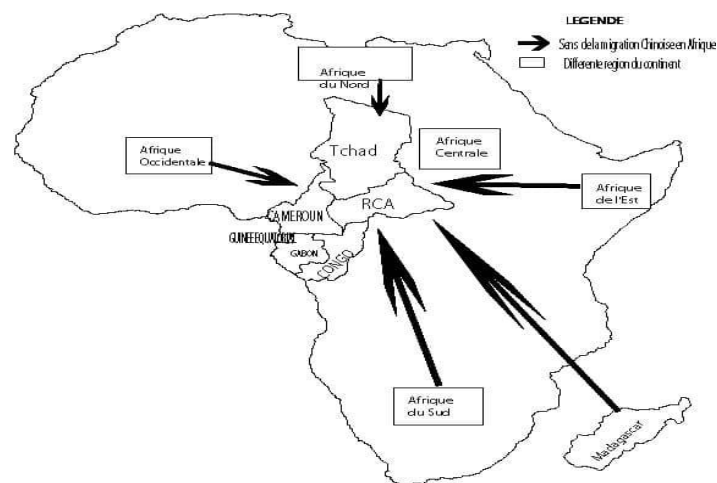
Trois vagues de migrations ont conduit les Chinois d'abord vers l'Afrique australe et orientale et, ensuite vers l'Afrique centrale francophone. Dans cet espace, le Congo Brazzaville apparaît ainsi comme étant le plus ancien bastion de la présence chinoise. Si l'on note que la première vague de cette migration sur le continent part du Sud de la Chine pour l'Afrique australe et orientale pour servir de main-d'œuvre dans les plantations et les mines d'or, la seconde vague qui a conduit les migrants en Afrique centrale reste méconnue.

3.2.1. La seconde vague

Les couloirs de la migration chinoise en Afrique centrale sont jusqu'à nos jours encore mal maîtrisés car très peu de travaux retracent avec précision l'itinéraire ayant conduit le peuple chinois du sud du continent vers l'Afrique centrale. Cependant, quelques auteurs situent le Congo Brazzaville comme étant l'épicentre d'une communauté chinoise aujourd'hui fortement disséminée dans tous les pays d'Afrique centrale (Bossenot, 1930, p.9); (Lossayi, 2011, p.20); (Lafarge, 2012, p.21).

Pour le cas qui nous concerne dans cette partie, c'est-à-dire l'arrivée directement de la Chine par voie de mer ou celle à partir de l'Afrique du Sud par voie de route et de rail, la migration a été volontaire et les couloirs furent différemment utilisés. Si les premiers arrivés vers l'Afrique centrale sont partis de l'Afrique australe et orientale à la fin du XIX^{ème} siècle, l'on note que cette migration s'est faite dans un cadre régulier selon que des voies de communication sud-africaines permirent à ces derniers de rallier différents points de la région, voire de toute l'Afrique subsaharienne. En effet, Geoffroy (2018, p.9) justifie la présence chinoise en Afrique centrale par l'usage du dense réseau de chemin de fer sud-africain, passage incontournable des flux commerciaux de tout le continent. Ce dernier souligne que « L'Afrique du Sud est le point de départ obligé pour le commerce des pays d'Afrique australe et centrale qui ne disposent guère d'alternative à la traversée du territoire sud-africain (qui abrite le quart du réseau ferroviaire du continent africain) » (Geoffroy, 2018, p.6).

En dehors des pays de l'Afrique australe et orientale identifiés comme étant les points de départ de cette migration en Afrique centrale, l'on note que certains des migrants rencontrés dans cet espace viennent de l'Afrique de l'ouest et du nord. Il s'agit d'une catégorie de migrant qui a transité en France avant de se retrouver dans les pays francophones en Afrique du nord et de l'ouest. Le passage en France permet à ces derniers d'être moulés sur la culture et les usages en cours dans les anciennes colonies françaises d'Afrique. La carte des migrations ci-dessous laisse un aperçu des différents points de convergence vers les pays de l'Afrique centrale.



Carte 2; carte de la migration Chinoise en Afrique

Carte 3.I. Migration chinoise en Afrique centrale au début du XIX^{ème} siècle

Source : Carte réalisée par Christophe Fofié, août 2022.

La carte ci-dessus apporte un éclairage sur les trajectoires de la migration chinoise en Afrique centrale. Il se dégage au regard de celle-ci que ces migrations ne se sont pas faites uniquement à partir d'un point fixe. Elles furent tributaires d'un vaste mouvement migratoire qui conduisit les Chinois d'abord en Afrique australe et orientale vers le XIX^{ème} siècle et, ensuite, dans d'autres régions du continent. Si l'île de la Réunion et l'île Maurice apparaissent comme étant deux espaces les plus expressifs de la migration chinoise en Afrique australe, ces deux îles africaines situées sur l'Océan Indien regroupent la plus grande communauté chinoise dans la région. Dans un article richement illustré attestant de la forte présence chinoise dans les îles de l'océan Indien, on peut lire :

D'une part, dans une logique historique de contacts avec l'Asie à travers l'Océan Indien, des immigrants chinois s'installent à partir du XIX^e siècle dans les îles et sur les littoraux de l'Océan Indien occidental (...). Le cas de la Réunion, forte d'une communauté d'origine chinoise d'environ 20.000 personnes, est assez semblable, véritable composante d'une identité très métissée (Geoffroy, 2018, p.8).

Entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle, de nombreux Chinois abandonnèrent par milliers, et de manière permanente leur village au sud de la Chine (Guangzhou) en direction de la Réunion jusqu'à ce que le gouvernement communiste décide de fermer les portes de la Chine au monde et à entrer en repli dès 1950.

Chaque année, plusieurs centaines de Chinois originaires des provinces du Sud de la Chine (Guangzhou) quittent leur village natal pour la Réunion [...]. Entre 1920 et 1940, leur nombre s'accroît régulièrement dépassant plusieurs milliers [...]. À partir de 1950, l'immigration chinoise à la Réunion cesse pratiquement en raison de la fermeture de la Chine. La grande majorité des Chinois de la Réunion d'aujourd'hui sont des descendants de ces migrants volontaires et non des travailleurs contractuels arrivés au XIX^e siècle (Bart, 2011, p.195).

L'Afrique du Sud est ainsi connue comme l'un des plus anciens contacts chinois sur le continent ; Il a continué à enregistrer l'immigration chinoise sur son territoire jusqu'à ce que le gouvernement de

l'Apartheid prenne des mesures de restrictions sur ce phénomène. C'est ne qu'en 1913, c'est-à-dire, à la veille de la Première Guerre mondiale, que les autorités de ce pays stoppèrent l'immigration chinoise à travers une série de loi interdisant l'immigration des populations non européennes à s'installer dans la région. Cette mesure rassura les européens, mécontents de la concurrence des asiatiques¹. La dernière vague de cette migration met en exergue l'arrivée par voie de mer des migrants venus directement de la Chine en Afrique centrale.

3.2.2. La troisième vague

La troisième vague concerne les travailleurs chinois qui sont venus directement des villes situées au Sud de la Chine pour servir de main-d'œuvre dans la construction du chemin de fer au Congo Brazzaville. Cette vague qui a conduit les travailleurs chinois par voie de mer à partir du sud de la Chine vers le Congo au début du XX^{ème} siècle s'explique par la crise de la main-d'œuvre qualifiée dans les chantiers coloniaux français du Congo. En effet, entre 1925 et 1929, soit quatre années seulement après le démarrage du chantier de construction du chemin de fer congolais par les autorités coloniales françaises afin d'acheminer les matières premières vers les métropoles pour leurs évacuations faciles vers la France, les décès massifs sont constatés sur le chantier. Le gouvernement colonial français recommanda alors l'importation des « Coolies chinois » pour la continuité des travaux au regard de la fragilité des travailleurs indigènes : « Le ministre des colonies, Maginot, fervent partisan du chemin de fer crut trouver une solution dans l'envoi d'un contingent de coolies chinois » (Sauter, 1967, p.3).

Le recrutement des Chinois est consécutif à un arrêté de 1826² autorisant le recrutement des ouvriers chinois et leur acheminement au Congo. Ce recrutement des Chinois fut procédé dans deux localités en Chine notamment à Kouang-Tchéou-Wan et à Hong-Kong. Pour l'acheminement de ces ouvriers au Congo, le gouvernement chinois, affréta à cet effet un navire composé de huit cent chinois constitués essentiellement des hommes (Lafarge, 2011, p.18). Après deux mois de navigation, ces derniers débarquent à Pointe-Noire en juillet 1929 (Bokilo, 2011). L'importation de ces travailleurs chinois fut coordonnée par le gouverneur général d'Indochine qui fit appel à des autorités de Hong Kong et Canton pour la livraison de ces « Coolies ». C'est ainsi que ces derniers débarquèrent à Pointe-Noire en 1929 pour être distribué à des taches de construction du chemin de fer congolais. En Afrique centrale, le Congo apparaît comme l'un des anciens foyers de la migration chinoise en Afrique centrale.

3.2.3. Le Congo comme le point d'appui de la migration chinoise en Afrique centrale

La présence des communautés chinoises en Afrique centrale à travers le Congo est du point de vue de l'histoire justifiée par la construction du chemin de fer Congo-Océan ». Ce prétexte trouve un écho dans les travaux de Julien Bokilo Lossayi lorsqu'il évoque la période coloniale française en Afrique centrale : « Les

¹ L'arrivée des migrants chinois en Afrique du Sud est à partir d'un moment régi par les lois. En dehors de la loi de 1904 (*Chinese Exclusion Act*), et celle de 1906 qui apporte une restriction sur l'immigration des Chinois, l'on note également la loi de 1913 (*Union's Immigration Regulation Act*), qui interdit l'arrivée en Afrique du Sud des populations non européennes. La loi de 1950 nommée (*Group Areas Act*), instaure la ségrégation raciale et oblige les populations non européennes à vivre dans certains quartiers de la ville. Par cette loi, les Chinois comme les Indiens n'ont plus le droit de séjourner plus de 24h consécutive.

² Il s'agit de l'arrêté du 18 Janvier 1826 portant autorisation de l'autorité coloniale à faire recours à l'importation de la main d'œuvre chinoise pour substituer les ouvriers noirs dans les chantiers de chemin de fer du Congo.

peuples de l'Afrique Équatoriale et les Chinois ont eu leur premier contact pendant la colonisation, en 1929. Cette relation s'est créée lors des travaux de construction du chemin de fer Congo-Océan » (Bokilo, 2011, p.21). Le processus d'enracinement des Chinois au Congo trouve son expression dans plusieurs travaux coloniaux. Elle est dictée par le besoin d'une main-d'œuvre coloniale nécessaire à la mise en Œuvre de la colonie : un phénomène plutôt en vogue dans la plupart des territoires colonisés dès la première moitié du XIX^{ème} siècle. Les autorités coloniales françaises, conscients de la fragilité des ouvriers noirs décidèrent de faire appel aux ouvriers chinois afin de soulager la main-d'œuvre indigène. En effet, au moment où l'exécution des grands travaux était assurée essentiellement par les ouvriers noirs dans les différents chantiers en Afrique centrale et ailleurs, le Congo n'était pas en reste. La mise en valeur de cette colonie française de l'Afrique centrale et capitale de l'AEF¹, devait nécessairement passer par la construction des voies de communications. C'est dans ce contexte que le projet du chantier de construction du chemin de fer Congo-Océan vit le jour au lendemain de la Première Guerre mondiale avec à l'oeuvre des ouvriers noirs comme on peut l'observer sur cette image.



Photo 3.2. Chantier de construction du chemin de fer Congo-Océan

Source : Georges, B., *La construction du Congo-Océan*, Paris, La Presse coloniale illustrée, 1930, p.10.

Cette image montre la pose des rails dans le chantier de construction du chemin de fer Congo-océan donc le coût fut énorme sur le plan humain. Ce chantier a connu un certain nombre de difficultés. Ces difficultés sont surtout techniques dûes d'une part, à la fois, à la traversée des massifs forestiers et à des défauts d'approvisionnement en matériel et en vivres, et d'autre part, relatives à l'usage des techniques rudimentaires avec des corvées meurtrières, ce qui entraînèrent beaucoup de morts parmi les ouvriers noirs. Ce décès massif des Noirs poussa ces derniers à la démission portant à cet effet un coût sur les travaux (Bokilo, 2011, p.24). Les autorités coloniales découvrent que la plupart de ces décès sont également dûes à la prééminence des maladies tropicales, d'affections pulmonaires lors des accidents ainsi que de la démoralisation qui surviennent régulièrement au cours du transport des marchandises (Bokilo, 2011, p.25). Quelques années seulement après le début de ce vaste chantier, le bilan s'élève, l'on dénombre de nombreux morts du côté noirs comme l'atteste Lafargue : « Il faut lire l'histoire du Congo-Océan de Pointe-Noire vers Brazzaville,

¹L'Afrique Équatoriale Française, nom donné à ce vaste bloc qui réunissait pendant la période coloniale, les colonies françaises ainsi que l'ensemble des territoires placés sous l'administration française en Afrique centrale. Son siège est à Brazzaville.

et pleurer ses 17.000 morts pour 140 kilomètres, sur les 30.000 nègres qui avaient été recrutés à Brazzaville» (Levy & Gaborit, 2008, p.78). Ces travailleurs furent parqués dans les camps de travail apprêtés pour les accueillir pendant la durée des travaux. La photo ci-dessous nous donne une vue de ce camp qui logea initialement les travailleurs noirs.

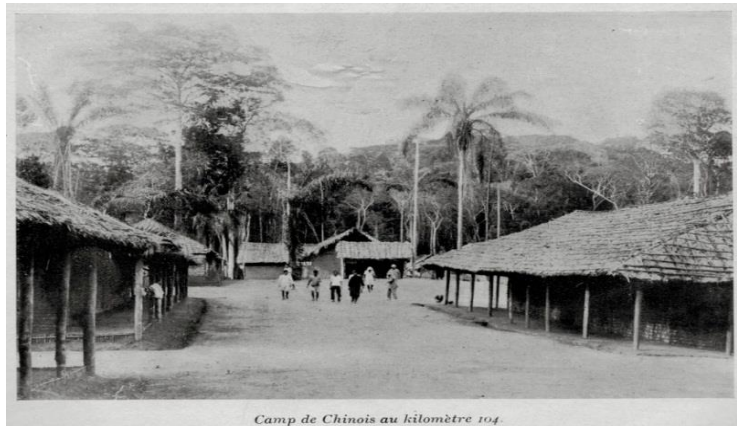


Photo 3.3. Camp des travailleurs chinois dans le Mayombe (Congo)

Source : Georges, B., *La construction du Congo-Océan*, Paris, La Presse coloniale illustrée, 1930, p.18.

La répartition de ces ouvriers se fit de telle sorte que quatre-cent furent envoyés à M'Boulou, par ailleurs, centre de la main-d'œuvre du Mayombe et les quatre-cent autres maintenus dans la zone de Pointe-Noire. Étant donné que les ouvriers noirs mourraient au quotidien dans les chantiers, il fallait procéder quotidiennement à la vérification des effectifs et de la présence. C'est ainsi que les colons français procédaient régulièrement à des recrutements afin de remplacer des travailleurs décédés (Bossenot, 1930, p.19). Pour juguler les pénuries de la main-d'œuvre qualifiée, les colons français firent venir de la Chine, de nombreux ouvriers rompus à la tâche. Lors des vérifications quotidiennes, des questions furent adressées à ces derniers. Il s'agit des interrogations relatives à leur identification (noms complet, âges et camps de résidence). Tout se passait comme si l'on procédait à un nouveau recrutement tel qu'on observe sur l'image suivante.

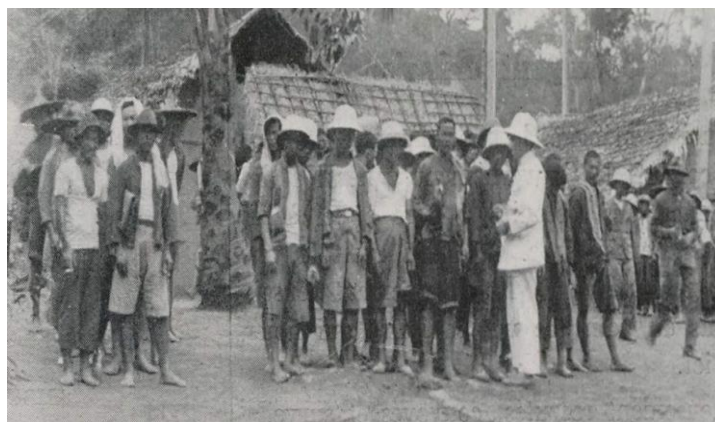


Photo 3.4. Contrôle de présence des ouvriers dans le chantier de Mayombe

Source : Georges, B., *La construction du Congo-Océan*, Paris, La Presse coloniale illustrée, 1930, p.29.

Après la vérification des travailleurs, un ouvrier entonnait une chanson de galvanisation et l'ordre était donné au chef d'équipe de conduire les travailleurs vers leurs différents postes de travail. Sous la direction de la société française nommée Batignolles, le bilan est à l'image du précédent c'est-à-dire désastreuse. Ce qui reste comme mauvais souvenir et traces du passage chinois au Congo, est un cimetière érigé en mémoire de ces ouvriers chinois morts lors des travaux.



Photo 3.5. Cimetière des ouvriers chinois situé au Congo-Océan

Source : Julien, B. L., « La stratégie de l'enracinement et ses conséquences sur le développement, le cas de la Chine au Congo », Thèse de doctorat en socio-économie du développement, Université officielle de Mbuji-Mayi (Congo Brazzaville), soutenue le 12 juillet 2011, EHESS, p.75.

Cette image exprime l'ampleur de la tragédie du Congo ; preuve qu'il s'agit non pas d'une situation de moindre envergure, mais d'une véritable hécatombe qui aura laissé la peau à plusieurs ouvriers chinois. On comprend pourquoi les discours diplomatiques tenus par ceux-ci dès leur retour sur le continent ont régulièrement une connotation historique et amicale.

Au regard de ce qui découle, l'on constate que plusieurs vagues successives ont migré vers le continent à partir de trois points non identiques. L'arrivée de ces migrants en Afrique centrale francophone fut soutenue par la recherche des opportunités, l'amélioration des meilleures conditions de vie ainsi que le souci de combler la pénurie de la main-d'œuvre coloniale française. Il s'agit d'une conséquence de l'exploitation coloniale française. C'est donc pour des raisons de travail et de commerce que les Chinois arrivent en Afrique centrale. À la suite des travaux de construction du chemin de fer Congo-Océan avec les pertes humaines que ce projet a occasionné, les rescapés de cette migration de travail se sont disséminés dans les pays voisins. C'est dans ce contexte que ces derniers sont arrivés en Afrique centrale où leur particularité réside dans la gestion des galeries, la pratique de la médecine traditionnelle et la pratique du petit commerce.

Conclusion

Il était question dans cette étude d'interroger l'ancienneté de la migration chinoise en Afrique centrale francophone et d'identifier les couloirs migratoires qui ont conduits ces derniers dans cet espace. Cette réflexion nous a permis de jeter un regard sur un angle mort sur la question relative à la présence chinoise en Afrique centrale. Elle nous a permis en outre, de questionner les couloirs migratoires et les points de départ entre la Chine et l'Afrique centrale. L'identification de ces voies et trajectoires de la migration chinoise en Afrique centrale permet de comprendre les liens historiques entre les deux entités depuis le VIII^{ème} siècle. Sur le plan scientifique, cette recherche ravive les interrogations relatives à la migration

chinoise en Afrique centrale francophone. Elle ouvre des perspectives nouvelles pour ce pan de l'histoire de la Chinafrique que les chroniques occidentales assimilent à tort ou à raison à la « colonisation » chinoise en Afrique. Sur le plan socioéconomique, elle réinstalle l'importance de la coopération sino-africaine notamment son impact sur le développement réel ou supposé du continent et le discours de ses ressortissants porté par des rhétoriques qui rappellent l'ancienneté des contacts, la communauté d'histoire et une coopération jugée « gagnant-gagnant » par les acteurs. Il ressort que le contact sino-africain est plus ancien et lié étroitement aux ambitions de commerce et aux questions relatives à la main-d'œuvre coloniale. L'arrivée des migrants chinois, d'abord dans la partie Sud et Est du continent et, ensuite, leur dissémination en Afrique centrale où l'acheminement direct des ouvriers chinois au Congo depuis la Chine et par voie de mer ont suivi des trajectoires différentes. Il est important de souligner que l'acheminement des ouvriers chinois en remplacement des Noirs au Congo Brazzaville pour la construction des chemins de fer est le motif principal et le fait d'histoire déclencheur de la migration chinoise en Afrique centrale. De nos jours, la migration chinoise sur le continent est devenue matière à réflexion. Si jusque-là, beaucoup se contentaient encore des chiffres des différentes ambassades chinoises, l'évocation d'environ 130.000 chinois en Afrique en 2011 (Niquet, 2011), ou l'évacuation de plus de 10.000 ressortissants chinois en Libye en 2011, victime de la guerre civile, a rappelé l'importance de la présence chinoise sur le continent. En Afrique centrale, leur chiffre tourne pourtant autour de 100 et 200.000 ressortissants au courant de la même année 2011. Un rythme de croissance comparable à celui des échanges commerciaux, qui ont été multipliés par dix depuis 2000. Entre l'enthousiasme béat et la diabolisation à priori, l'on est en droit de se demander si l'Afrique et les Africains se souviendront positivement du mariage avec la Chine. Un mariage que Lafargue (2012, p.28) qualifie de raisonnable. Regrettera-t-elle ce contact avec Pékin comme ce fut le cas avec l'Europe ? Ainsi, à la suite de Pougala (2013), l'on est peut-être rassuré que les migrants chinois rentreront chez eux à la fin de leur nombreux contrats et laisseront l'Afrique aux Africains, mais on est en droit de se demander quel sera à nouveau le sort de l'Afrique.

Bibliographie

- Alden, C. (éd). (2008). *China returns to Africa: rising power and a continent embrace*, Londres, Hurst.
- Bart, F. (2011). Chine et Afrique, une longue histoire, une nouvelle donne géographique, *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 253-254, pp.193-208.
- Bénazéraf, D. (2014). *Soft Power* chinois en Afrique, renforcer les intérêts de la Chine au nom de l'amitié sino-africaine, Centre Asie.
- Bokilo, J. (2012). *La Chine au Congo-Brazzaville : stratégie de l'enracinement et conséquences sur le développement en Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- Chaponnière, J.R. (2008). L'aide chinoise à l'Afrique, origines, modalités et enjeux, l'économie politique, 30 Avril, pp.7-28.
- Claude C. & Libin L. (2013). *Le grand livre de la Chine*, Paris, Eyrolles.
- Delcourt, L. (2011). La Chine en Afrique : enjeux et perspectives, *Alternatives Sud*, Vol.18/2011, pp.7-31.
- Geoffroy, T.A. (2018). Partenariat Chine-Afrique Francophonie : Enjeux pour les pays de l'UEMOA, Afrique, Asie et la francophonie, des héritages historiques aux nouveaux enjeux, MONTPELLIER, France, hal-01769079.
- Georges, S. (1967). Notes sur la construction du chemin de fer Congo-Océan (1921-1934), *Cahiers d'Études Africaines*.

- Giles, B. (1930). *La construction du Congo-Océan*, Paris, La Presse Coloniale illustrée.
- Gu, J. & Richard, S. (2011). La Chine et l'Afrique : un nouveau partenariat pour le développement ?, Groupe de la Banque Africaine de développement, Tunis.
- Guillermaz, J. (1989). *Une vie pour la Chine, mémoires (1937-1989)*, Paris, Robert Laffont.
- Julien, B.L. (2011). La stratégie de l'enracinement et ses conséquences sur le développement, le cas de la Chine au Congo, Thèse de doctorat en socio-économie du développement, Université de Mbuji-Mayi, soutenue le 12 juillet.
- Kermen, A. (2007). Les stratégies chinoises en Afrique : du pétrole au business en plastique, *politique africaine* N° 105-Mars, EHESS, pp. 163-180.
- Lafargue, F. (2012). L'Afrique du Sud et la Chine : un mariage de raison ? Dans *Afrique Contemporaine*, 2012/2 (n°-242), pp.11-28.
- Lemoine, F. (2006). *L'économie chinoise*, Paris, La Découverte, 2006.
- Longmené Fopa, A. (2016). Les Instituts Confucius du Cameroun : Pôles de développement de la langue chinoise au Cameroun (1996-2011), Mémoire de Master en Histoire, Université de Dschang.
- Mohan, G., & Kale, D. (2007). The invisible hand of South-South globalization : Chinese migrants in Africa, in A Report for the Rockefeller Foundation prepared by the Development Policy and Practice Department, The Open University, Milton Keynes, MK76AA.
- Mukadi, W. (2013). La coopération sino-africaine et le processus d'intégration en Afrique subsaharienne cas de la RDC, du Nigeria et du Congo Brazzaville, Mémoire de Master, Université Officielle de Mbuji-Mayi (Congo Brazzaville).
- Pelletier, B. (2010). in Soft Power chinois en Afrique, Gestion des risques interculturels. Com, Publié sur le lien : <https://gestion-des-risques-interculturels.com/pays/europe/france/soft-power-chinois-en-afrique/> consulté le 03/10/2022.
- Penny, D. (2007). *China and the end of poverty in Africa towards mutual benefit*, Diakonia, Genève.
- Pokam, HDP. (2016). *Migration chinoise et développement au Cameroun*, Paris, L'Harmattan.
- Pougala, J.P. (2013). Les plus gros mensonges entre la chine et l'Afrique, Leçon de Géostratégie Africaine n°-58 publié sur www.pougala.net et consulté le 10 juillet 2022.
- Serge, M., Beuret, Paolo, M., & Woods. (2008). *La Chinafrique : Pékin à la conquête du continent noir*, Édition Grasset & Fasquelle.
- Siré Diaby, F. (2014). Les stratégies des entreprises chinoises en Afrique : quels objectifs, quelle coopération ?, thèse de Doctorat Sciences Économiques, Université Nice Sophia Antipolis, Soutenue le 24 juin.
- Sylvie, B., & Bertoncetto, B. (2006). La migration chinoise en Afrique : accélérateur du développement ou « sanglot de l'homme noir », *Afrique contemporaine*, Édition De Boeck Université, 2006, n°218.
- Wu, Yu. (2006). *China and Africa 1956-2006*.

Biographie de l'auteur

LONGMENE FOPA Arnaud est enseignant de Langue et Culture Chinoise pour le compte du Ministère des Enseignements Secondaires du Cameroun. Il est par ailleurs enseignant vacataire à la Faculté des Sciences Économiques et de Gestion et à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang depuis 2014. Membre de plusieurs groupes de recherches notamment en Histoire, en Science Politique et en Études Sino-africaines, il est doctorant en Histoire des Relations Internationales à l'Université de Dschang depuis 2016 et auteur de plusieurs articles scientifiques dans son domaine. Son centre de recherche porte sur la sur présence chinoise en Afrique centrale.